

PELERINAGE à Saint Jacques de Compostelle, du 17 Mai 2015 au 8 Juin 2015

Michel et Brigitte SAVIGNY

Après avoir passé deux jours dans le train, pendant lesquels nous avons pu apprendre quelques mots d'espagnol : (Fuente : fontaine, Tienda : boutique, épicerie, bocadillo : sandwich, jamon : jambon, sello : cachet, peregrino : pèlerin.... Etc...ainsi que le fameux Buen Camino, Muchas gracias, buenas dias et autres civilités).

Nous arrivons donc à la gare de Burgos : Rosa de Lima, une gare flambant neuve, en pleine campagne. Un taxi nous mène au centre-ville. Nous avons prévu une journée de tourisme, histoire de se mettre dans le bain, de respirer un peu de l'Espagne, visiter la cathédrale et aussi de voir les pèlerins arriver le soir, fourbus, chargés, les pieds lourds mais pleins d'étoiles dans les yeux.

Dès potron minet, le surlendemain, nous prenons un taxi pour Hornillos del Camino, véritable départ de notre périple à pied. Il nous avait semblé impossible de commencer avec les banlieues et les zones industrielles de cette grande ville de Burgos, nous qui n'aimons que les chemins creux, les dunes et le bocage de notre Normandie. Il fallait commencer ce chemin en beauté.

Hornillos del Camino nous met tout de suite dans le bain : charmant village, pèlerins rassemblés autour de la fuente, ou attablés au bar, église ouverte, albergue.

En ce matin du 17 mai 2015, nous sommes tout joyeux, plein d'enthousiasme, heureux de commencer, nos sacs ne pèsent pas encore trop lourd, nous avons pris notre temps pour tout préparer, nous pensons que tout va bien. Le bocadillo du repas de midi est bien calé entre la gourde bien remplie et le KWay à l'intérieur du sac à dos, bien fermé afin de ne rien perdre en cours de route : nous ne sommes pas des néophytes, mais des vieux marcheurs, le plaisir de marcher est le plus fort. Il fait beau, quoiqu'un peu frais, le pull en polaire est le bienvenu.

Et nous nous mettons en marche, tout va bien, les flèches jaunes nous guident, ainsi que les coquilles jaunes sur fond bleu gravées sur les bornes, nous sommes dans le bon chemin, nous ne le quitterons plus ! Jusqu'à l'arrivée, plus de 450 Km ! Nous n'y pensons pas, un jour après l'autre, avec son lot d'évènements.

Le premier pique-nique se passe près de l'« Ermita Santa Brigida », quelle chance, ma sainte, Il y a un panneau expliquant que Sainte Brigitte de Suède a effectué le pèlerinage avec son mari, bon présage de réussite pour nous, d'autant plus que quelques kilomètres plus loin, on passera devant un « Ermita San Miguel » Alors, tout va bien ! Nous marchons dans les pas de « nos pères », un chemin historique, le « CAMINO »



J'ai mal aux pieds, j'ai mal choisi mes chaussures, trop étroites, trop hermétiques, je sue, mes chaussettes sont trempées et je m'apercevrai des dégâts le soir, il faudra dorénavant, faire avec chaque jour – pour la petite histoire, je devrai, dans les prochains jours, enlever la semelle intérieure afin de laisser un peu plus de place à mes doigts de pied endoloris.

Avant d'arriver à Castrojeriz, nous passons sous l'arche de la ruine de l'Abbaye de San Anton. Toute la ville est d'ailleurs dédiée à San Anton, le « Tau », la croix franciscaine est



omniprésente partout. Saint Antoine de Padoue, comme son nom de l'indique pas, était portugais, et Dominicain, il avait rejoint Saint François d'Assise et les frères franciscains, après avoir rencontré François, et qui sait sur ce Camino, les rencontres y sont faciles.

La ville de Castrojeriz est construite sur le flanc d'une colline, quand nous quittons cette ville, il faut descendre, puis faire quelques kilomètres sur le plat, pour ensuite escalader une autre

colline : la côte est rude, ensuite, nous restons sur le plateau.

Cette deuxième étape vers Fromista se fait parmi les champs de blé, puis le chemin de halage du canal de Castille, à l'arrivée, cinq écluses, l'une à la suite de l'autre, c'est un lieu touristique, il y a des bus, des touristes, et aussi bien sûr des pèlerins, facilement reconnaissables. Nous voyons également les premières cigognes, elles nichent un peu partout. Ce mal aux pieds qui ne me quitte pas, il deviendra au fil des kilomètres, un ami fidèle.



Nous sommes dans le « Camino real », le vrai chemin, vers Carrion de Los Condes, c'est une ancienne voie romaine, qui a été fréquentée par une multitude de pieds, et l'est toujours aujourd'hui ; Nous entendons constamment « Buon Camino » ou « Hola » le bonjour familier des espagnols, nous répondons de même, c'est la marque verbale du chemin, le code distinctif du pèlerin, du randonneur, du cycliste, ou de je ne sais quel chemineau, tous les qualificatifs sont possibles, il n'y a pas de ségrégation, nous marchons tous dans la même direction, vers la même étoile. Chacun s'est imposé cette longue marche on ne sait pas pourquoi, chacun a sa motivation, c'est une drogue la marche, moi, personnellement, j'ai attrapé le virus à la naissance, et ça fait longtemps ! il ne me quittera pas.

Les villages dans lesquels nous passons sont construits avec la même terre environnante, celle du camino, celle que nous foulons actuellement. On dirait que tout est fait pour les pèlerins, et que sans eux, il n'y aurait pas de travail dans ces campagnes. Cazaldilla de la Cueva nous accueille chaleureusement pour la nuit.

A l'étape suivante, Sahagun, je fais mettre le « sello » sur notre créantiale au couvent des Bénédictines – Parce qu'il faut faire tamponner notre carte d'identité de pèlerin – C'est quasiment obligatoire, ce fameux papier attestera des kilomètres parcourus et nous permettra d'obtenir la Compostella.



La marche se poursuit, nous passons, tout est éphémère, nous ne nous installons nulle part, et toujours ces champs de blé un peu monotones : la Meseta, pays de la soif, pas beaucoup de fuente, heureusement il ne fait pas trop chaud en ce mois de mai, et nos deux gourdes suffisent. Etape à Burgo de Ranero, puis à Mansilas de las Mulas.

Nous prenons plaisir à marcher. Après une semaine, et 145 Km à pied, le « Camino » est presque devenu une personne à part

entière, nous vivons dans le chemin, nous vivons pratiquement le chemin, nous ne le quittons pas d'une semelle, les flèches jaunes sont notre repère de chaque instant, et maintenant nous le vivons entièrement, il est témoin de tout, de nos tourments comme de nos moments de joie, de nos rencontres ou de notre solitude. On a l'impression qu'il est entré dans notre corps, par les pieds bien sûr, et qu'il ne fait plus qu'un avec notre petite personne. Il y a aussi cette phrase que je lis chaque fois que je sors ma créantiale de son écrin, c'est-à-dire un petit sac en plastique : « je suis le chemin » et cela devient une réalité.

Pour l'arrivée à Léon, nous faisons connaissance avec la nationale 120, qui sera notre compagne durant un certain nombre de kilomètres ou de pas, nous apercevons aussi au loin, les Monts du Léon « voilà ce qui nous attends me dit Michel », Mais, il ne faut angoisser, il sera bien temps d'y penser, encore deux ou trois jours, on verra, le Camino est un ami qui nous veut du bien. La cathédrale de Leon est payante, et en plus, nous n'avons pas le temps de la visiter, nous ne faisons que passer.



A Hospital de Orbigo, nous prenons le pont, 30 arches et 300 m de long, le plus long de tout le trajet, sur le rio Orbigo, une petite rivière, presque ridicule, étroite comme tout. Nous nous payons un après-midi de repos, le rêve ! Tout un après-midi à ne rien faire !

Le chemin nous rappelle à l'ordre « Viens, suis moi », nous reprenons la marche le lendemain, avec le Camino comme compagnon de toujours, comme si nous n'avions fait que cela depuis des lustres !



Le paysage change, maintenant ce sont des collines, le Camino s'amuse à monter, descendre, remonter, redescendre, ce n'est pas monotone, c'est agréable et il fait beau temps. Nous marchons avec Yves et Alain, deux français, rencontrés depuis peu, ils seront nos compagnons quelques jours. Il y a aussi un couple de Granvillais, partis du Puy en Velay en février et qui ont hâte d'arriver, on leur parle un moment, mais ils vont plus vite et nous dépassent en quelques minutes.



A Astorga, nous passons la nuit, nous avons admiré, en fin d'après-midi, l'extérieur de la cathédrale, toujours payante et fermée et le Palais Episcopal de Gaudi qui la jouxte. Ces très belles cathédrales sont toutes des musées, il y a tellement d'œuvres d'art qu'on ne peut pas y entrer comme on veut ; la messe est dite dans une ou deux chapelle près de l'entrée, et on ne fait que les très grandes cérémonies au maître autel.

Vers Rabanal del Camino, le chemin devient montagnard, on entre doucement dans ces Monts du Léon, ils deviennent maintenant une réalité concrète. La pente est encore douce mais continue. La journée est agréable, il fait beau, pas excessivement chaud, nous sommes contents, on respire le thym et la lavande qui poussent le long de notre chemin, tout va bien, les flèches jaunes nous conduisent doucement, on prend notre temps, rien ne nous presse, nous vivons tranquillement le temps présent : ce Camino est un compagnon très agréable.

Rabanal del Camino est un village tout en longueur, il n'y a que des hébergements pour les pèlerins, hôtels et albergue, construits en pierre le long du Camino et rien d'autre. Il y a aussi un Monastère dominicain, avec quelques moines, ils tiennent un petit commerce, une tienda, quelques produits de première nécessité sont à la disposition des pèlerins. Je visite l'église qui est très belle, avec un imposant Christ, magnifique et je n'oublie pas non plus le « sello » sur la créantiale.

Le jour d'après, nous savons que ce sera long, nous sommes au lit à 8 heures du soir, comme des bébés, nous avons pris cette habitude depuis presque le premier jour, et nous plongeons immédiatement dans le sommeil le plus profond.

Rabanal del Camino, altitude 1196 m, mais il faut atteindre la « Cruz del Ferro », altitude à environ 1490 m, donc ça monte ! Mais l'ascension n'est pas trop difficile, ce Camino est vraiment

sympathique, il a soin de nos pauvres jambes et de tous ces pieds qui le foulent à longueur de journée. Le temps, par contre est moins beau, il y a des nuages, nous sommes dedans et il ne fait pas trop chaud.

Nous arrivons donc à la cruz del ferro, cette fameuse croix de fer, mythique, pas très



spectaculaire en somme : un monticule de 30 m de diamètre, un poteau en son milieu, et une toute petite croix en fer, qui paraît bien ridicule mais le symbole est grand. Je laisse sur cet amoncellement de petites pierres de tous les pays du Monde : un caillou de mon jardin de Nicorps, un morceau d'ardoise, ramassé par ma petite-fille Salomé lors d'une promenade, et un coquillage de « ma » plage, celle d'Agon, là où est le berceau de ma famille, là où les doux souvenirs d'enfance de bonnes vacances

illuminent encore mon cœur. J'allège donc mon sac et mon âme.

On s'amuse quelques instants sur le cadran solaire au sol, il faut mettre les pieds à un certain endroit et notre ombre indique l'heure, ça tombe bien, le soleil est revenu, ça marche ! C'est bien pratique, surtout quand on n'a plus de montre ! La mienne est tombée en panne dès le premier jour, elle repose au fond de mon sac à dos !

Tout est éphémère sur le chemin, on passe, on quitte donc cette croix, on continue notre périple, la pause du midi se fait en compagnie d'une Québécoise rencontrée la veille, puis je soigne comme je peux un pèlerin, le genou, le coude et le front ensanglantés, il était tombé sur les pierres du chemin. Le Camino devient un peu plus difficile, nous arrivons au sommet, il va falloir redescendre vers Molinaseca et le chemin est plus raide et plus étroit. Le soleil arrive et nous brûle en cet après-midi. La descente est rude. On doit faire attention à chaque pas. Michel tombe sur les fesses (c'est rembourré) mais son front a heurté une grosse branche, et il a peur d'avoir une bosse – sans doute la bosse de la marche !! – Enfin, ce n'est pas trop grave, mais l'étape a été longue, il a fait chaud, j'ai un coup de soleil sur le bras gauche, le droit était protégé par la paroi.

Après Molinaseca, nous entrons dans le Bierzo, terre de vignobles, nous cheminons parfois avec nos deux compères, Yves et Alain, devenus des amis du Camino. Puis, ce fut Cacabelos, Trabadello, deux étapes assez faciles malgré la chaleur qui commence à être assez forte. Tant que nous sommes sur le Camino, ça va, on va de fuente en fuente, bénédiction du pèlerin, eau très agréable à boire et aussi pour s'hydrater la tête sans complexe, en trempant notre chapeau et en se le retournant sur le crâne. Très mauvais pour la coquetterie, mais très bon pour se rafraîchir les idées. Lorsque nous traversons une ville, c'est plus compliqué, la chaleur nous tombe dessus. Pour comble de malheur, ces étapes sont assez urbanisées : Pontferrada, que nous avons aperçu d'assez loin et Villafranca de Bierzo, deux villes pas très éloignées l'une de l'autre.

L'arrivée à O Cebrero marque le passage en Galice et le paysage de montagne est magnifique, nous sommes pratiquement au sommet : 1 330 m d'altitude. Dans les prochains jours, nous ne ferons que descendre. Le panorama que nous avons depuis ce village est vraiment époustouflant de beauté, le village, en lui-même a un certain cachet avec ses « Pallozas » - maisons rondes ou ovales et toit de chaume. Il y a un monastère franciscain : Santa Maria La Real, et bien sûr l'albergue, la tienda et des hôtels. Nous ne sommes qu'à 157 Km de Santiago et les pèlerins sont nombreux, certains commencent leur pèlerinage ici. Je n'oublie pas non plus de faire signer nos créantiales, le fameux sello est bel et bien imprimé.



Nous quittons O Cebrero de bon matin, le temps est brumeux et venteux, c'est assez normal à cette altitude. Mais le Camino est somme toute d'humeur agréable, pas de grosses difficultés et en plus, la pente est douce, ce qui est bien agréable. On prend une photo un peu plus loin, près d'un monument représentant un vieux peregrino, avec nos deux compères Yves et Alain, ils vont bientôt nous quitter, nos étapes seront différentes.

Le village de Triacastella apparaît bientôt en fin d'après midi, toujours construit le long du Camino et pour le Camino semble-t-il, Hôtels, bars, albergue, tiendas restaurants, se succèdent le long de la rue principale qui n'est autre que le Camino, avec ses flèches jaunes ou ses coquilles. Les pèlerins sont de plus en plus nombreux, il y a eu un peu avant la jonction avec le Camino Norte, le chemin qui longe la mer et par ici, tout le monde se rejoint et converge vers le même endroit, la même étoile. Les cyclistes crient « Buon Camino » derrière notre dos, afin qu'on les laisse passer.



Depuis quelques jours, on entend « Tchao » c'est bizarre, ça sent l'Italie, le matin, c'est en vélo dans le même sens que nous, et l'après-midi, c'est « à l'envers » et à pied. On va comprendre, c'est un couple Italien et Brésilienne, qui font le voyage en camping-car, un aller en vélo et un retour à pied, quelle organisation ! Nous les retrouverons à Santiago.

Sarria, Km 111, là, près de la gare, à l'arrivée des trains, c'est un peu la foule, les pèlerins, sac au dos, chaussures de marche et bourdon à la main, enfin, toute la panoplie du parfait marcheur descendent des trains, c'est un peu la ruée. Mais il ne faudrait pas imaginer qu'on se bouscule sur le Camino, chacun a sa manière de pérégriner, certains partent très tôt le matin, d'autres préfèrent dormir et commencent à 10 H, d'autres marchent le soir. Chacun a son rythme et ses habitudes. En ce qui nous concerne, nous partions chaque matin vers 9 H et nous nous arrêtons pour acheter un bocadillo pour le repas de midi, puis nous prenons notre temps, ce n'est pas une course.



A la borne 100, on s'arrête et Michel la photographie, elle n'est pas belle d'ailleurs, pleine de graffitis, d'inscriptions diverses, mais c'est un symbole pour la compostella puisqu'il faut avoir marché un minimum de 100 Km pour obtenir cette compostella si convoitée. A partir de là, le compte à rebours est amorcé : 99,5 – 99 – 98,5 -98 – 98,5 – 97, etc.... tous les 500 m environ, il y a une borne. On s'amuse d'ailleurs à vérifier sur le GPS si la distance est bien exacte (il faut bien s'occuper).

Evidemment, il y a un bar, avec une petite table et le traditionnel sello – je fais comme tout le monde, j'appose le cachet.

A Portomarin, il fait très chaud quand on arrive, une chape de chaleur nous tombe sur les épaules, c'est l'impression que nous avons après avoir marché en toute liberté et toute la journée en plein vent dans les forêts d'eucalyptus. On se retrouve dans la civilisation d'un coup de baguette magique semble-t-il, on oublie vite ce que sont les villes, les gens pressés, les automobiles, le bruit, on a déjà oublié tout cela depuis bien longtemps, c'est parti dans le Camino, par les pieds endoloris. Il n'y a plus que le Camino qui devient notre ami de toujours. C'est une autre vie, la nôtre se passe avec lenteur, avec d'autres préoccupations, c'est aussi un autre monde, les deux se rejoignent quand même souvent, notamment avec notre compagne, la nationale 547, ce n'est plus la 120, mais c'est la même route, on l'aperçoit de près ou de loin, vers la droite ou vers la gauche, on la traverse plusieurs fois par jour, on la longe parfois. On n'y fait plus guère attention, elle fait partie de nous, c'est-à-dire du paysage. Le Camino ne fait plus qu'un avec nos pieds, peu importe le décor, nous avançons, c'est tout, un pas après l'autre, l'esprit en paix.

Puis, encore une étape, à Pallas de Rei, jolie petite bourgade, il fait chaud. Je tamponne ma créantiale à l'église, ouverte. Une dame me demande de quelle nationalité je suis, ma ville de départ, elle l'inscrit consciencieusement sur son cahier, elle a fait un joli tableau avec des traits bien droits. Elle doit faire des statistiques, chaque soir, elle fait ses comptes. Nous ne sommes plus qu'à 75 Km de Santiago et il y a beaucoup de monde

Nous sommes donc inscrits et comptés, comme pèlerins, comme français, comme marcheur. Un chiffre sur un papier, en réalité combien de jours ? Combien de pas avec des chaussures mal adaptées à mes pieds ? Combien d'heures à se dire : J'ai soif, pourvu qu'il y ait une fuente bientôt, la gourde ne suffit pas toujours – on regarde sur le guide : encore 2 Km – 3 mm sur le papier - , dans la

réalité, il faut à peu près une demi-heure de marche sous le soleil, voir nombre de flèches jaunes, et quatre bornes kilométriques, c'est très long ! Ce n'est pas fini, il faut la trouver cette fuente et il arrive qu'il n'y ait pas d'eau. Dans ce cas très dramatique, il ne reste qu'à mendier un peu d'eau à un autre pèlerin plus chanceux. (Je plaisante, ce n'est jamais arrivé à personne sur le Cammino).

Une autre étape à Castaneda, puis encore une autre à Rua, la dernière avant l'apothéose, nous sommes presque dans la banlieue de Santiago, encore 22 Km, une petite promenade. Nous passons à Lavacolla, autrefois, les pèlerins se lavaient, afin d'arriver bien propres et bien parfumés devant le tombeau de l'apôtre, sans doute dans les ruisseaux ou les sources. Il n'y a plus aucun cours d'eau, la faute à l'urbanisation, on contourne l'aéroport.

L'arrivée au Monte do Gozo se fait néanmoins dans la joie. On nous avait tellement dit que nous verrions enfin les tours de la cathédrale de Santiago. Nous ne voyons rien. Déception. Nous ne serons pas les rois du pèlerinage, on a beau scruter au loin, on ne voit rien.



Par contre, ce qu'on voit très bien, c'est le monument en l'honneur de Jean Paul II, il est d'ailleurs très imposant. Les cyclistes brandissent leur vélo à bout de bras et se font photographier. On entend des rires, des chants, voici un groupe de sud-américains qui arrive, ils sont très démonstratifs, très bruyants, ils expriment leur joie avec force bruit. Leur enthousiasme est contagieux, on est heureux

de les voir heureux. Michel attend qu'il y ait un peu moins de monde pour prendre une photo, moi, j'observe ce monument, il y a évidemment Jean-Paul II, son bourdon et le chapeau de pèlerin, les noms des premiers peregrinos : l'Evêque Goldensac du Puy en Velay, Saint François d'Assise, Sainte Brigitte de Suède et bien d'autres. Sur une autre face, une carte de l'Europe est dessinée, avec toutes les routes qui convergent sur Santiago.

Le chemin continue, on retrouve les flèches jaunes et on reprend la marche, il nous reste environ 5 Km à parcourir, ce n'est plus rien. Je me surprends à savourer chaque pas, comme si tout allait s'arrêter bientôt. Nous sommes en ville, des clous gravés d'une coquille ont remplacé les flèches jaunes, mais on voit quand même parfois un semblant de peinture jaune : nous sommes bien sur la bonne route.

Nous marchons tranquillement, passons devant un grand bâtiment, sans doute l'équivalent de notre Conseil Régional, je ne sais pas, toujours est-il qu'il y a des colonnes avec les statues des premiers pèlerins, ceux qui ont contribué à l'élaboration du Camino, des drapeaux espagnol et européen flottent au vent. Nous continuons : les rues se succèdent nous sommes dans la Rua San Pedro, la Puerta del Camino (je pense : la porte du chemin, le début ou la fin ?) ; On entre dans le centre historique, « le Saint des Saints », la vraie ville de Santiago, enfin ou déjà ? On passe devant l'église Santa Maria do Camino, il y a toujours le mot Camino, on est sauvés, et toujours les coquilles à nos pieds, ouf ! C'est la bonne direction. Puis, la Plaza de Cervantes, avec la statue de l'écrivain en son milieu, la Plaza da Immaculata, et puis, à droite, l'Hôtel de los Reyes Catolicos (l'Hôtel des rois catholiques). Une immense place, je regarde à mes pieds : plus de coquilles, plus de flèches jaunes, où sommes-nous ? Pourquoi ai-je eu cette seconde d'incompréhension ? (plus tard, avec du recul, je comprendrai) - Bien sûr que nous sommes arrivés. C'est la fin du Camino, la fin de quelque chose, ou peut-être le début ? Nous sommes sur la Plaza do Obradoiro.



Je regarde autour de moi : des pèlerins, assis ou allongés, le sac à dos posé sur le sol, le bourdon à côté, des marchands ambulants avec leurs lots de souvenirs comme partout ailleurs, des vélos posés sur le sol – Le temps s'est arrêté, le mouvement s'est figé.

Je regarde la cathédrale, elle est en travaux, il y a des échafaudages tout le long de la façade, l'escalier est fermé, on ne verra pas le Portico de la Gloria, qui en fait l'entrée.

Il fait chaud. Notre premier réflexe de marcheurs a été de chercher de l'ombre, on la trouve sous les arcades, on s'assoit sur quelques marches. Je sors ma gourde de mon sac, vieux réflexe, comme si c'était la chose la plus importante à faire, comme si ma vie en dépendait, et je bois quelques gorgées de cette eau devenue tiède, ce geste a été fait des centaines de fois durant notre longue vie de randonneur, mais là, quelque chose est différent. Je savoure cette eau, elle a pris un peu le goût métallique de ma gourde, mais j'ai l'habitude, c'est un goût familier. J'avais rempli cette gourde à une fuente sans y penser, et je la bois comme si c'était la dernière fois. J'éprouve un peu de tristesse alors que je m'attendais à crier de joie !

La réalité reprend vite ses droits, un vieux couple de japonais est arrivé près de nous, on leur laisse la place, l'homme me donne un « origami » sorte de petit oiseau de papier plié, sans doute pour me remercier, je l'accepte et lui dit que ce sera pour ma petite fille, je le range précieusement avec ma créantiale.

Nous nous dirigeons vers la cathédrale, au rez de chaussée, des pèlerins entrent dans une crypte, nous aussi, c'est le musée. A l'accueil, je trouve une personne qui parle le français, je lui dis que nous sommes des pèlerins à pied (comme si cela ne se voyait pas !) et je lui pose une question idiote : la cathédrale est-elle payante ? Cela n'a pas beaucoup d'importance, mais on a quand même tellement envie d'y entrer qu'il faut savoir et aussi comment on y entre, puisque la porte principale est condamnée. Où aller ? et que faire ? y-a-t-il des rites particuliers ?

Il me réponds très gentiment, m'indique le chemin, nous explique, que si, on le veut, on peut monter le petit escalier derrière le maître-autel, mettre nos deux bras autour du cou de Saint Jacques et redescendre de l'autre côté ; Ensuite, descendre dans la petite crypte, se recueillir devant la chasse d'argent dans laquelle se trouvent les reliques de l'apôtre, et aussi, assister à la messe des pèlerins qui a lieu tous les jours à midi. Bien sûr, il m'indique aussi comment aller au bureau des pèlerinages, afin d'obtenir la compostella.

Nous effectuons tous les rites, Michel prend une photo de Sainte Salomé pour notre petite fille qui porte ce prénom. D'ailleurs, dans la cathédrale de Santiago, il n'y a pas que Saint Jacques, il y



a aussi toute la famille : Sainte Salomé, Zébédée de l'autre côté, et un peu plus loin, le deuxième fils, le frère de Jacques : Saint Jean.

Au bureau des pèlerinages, il y a foule, et il fait chaud, et aussi, c'est la fin de l'après-midi, on décide de revenir le lendemain de bonne heure, avant la messe des pèlerins, puisque nous avons encore une journée de tourisme devant nous. Ce qui fut fait : nous avons obtenu notre compostella et le « certificado do kilometros » 490

Km c'est un peu plus que ce que nous avons fait, mais ne pinaillons pas ! A la fin de messe, très solennelle, il y a eu bien sûr, le « botafumeiro » sous les applaudissements de tous les peregrinos.

Un après-midi de tourisme, et bien sûr, nous avons acheté un « tarta de Santiago », gâteau aux amandes, orné d'une croix de Saint Jacques. J'achète un livre sur la cathédrale et le pèlerinage pour ma petite fille, cela me fera de la lecture pour ce soir.

Le lendemain, le matin du 8 juin 2015, dans le train du retour, à peine partis de la gare de Santiago, Michel apprend le décès de sa maman, elle avait attendu la fin de notre pèlerinage, pour achever le sien sur cette terre. Nous continuons donc autrement, le Camino ne s'arrête pas, il sera toujours dans nos pieds.

Nous avons fait 450 Km à pied en 22 étapes depuis Hornillos del Camino près de Burgos jusqu'à Santiago de Compostella.